

Le vent du désert

Un léger vent frais couvre le chant du muezzin. C'est l'heure de la prière. Mon regard se pose pour la première fois sur la plaine d'Alep. Il fait presque nuit. La douceur de l'après-midi cède la place aux frimas du crépuscule. La ville martyre de la guerre civile syrienne se situe de l'autre côté de la frontière turque, à quatorze kilomètres à vol d'oiseau. Malgré cette proximité et le ciel dégagé, je peine à l'apercevoir. Comment le pourrais-je ? En ce mois d'avril 2015, la cité meurtrie n'est déjà plus qu'un vaste amas de ruines et de désolation. Seuls le sifflement des avions de chasse et le fracas des explosions parviennent jusqu'à moi. Je peine à retenir mes larmes. Ceux qui font feu ignorent que, une fois leurs objectifs détruits, les missiles poursuivent leur chemin et m'atteignent en plein cœur.

Voici le cimetière de mon enfant. Cette petite bise qui s'engouffre dans mes cheveux me fait immédiatement monter des larmes. Elle me rappelle la dernière conversation échangée par téléphone avec mon fils, quelques semaines avant sa mort.

— Maman, c'est Sabri. Entends-tu le bruit du vent ?

— Sabri ! Où es-tu ?

— Je ne sais pas, maman. Quelque part dans le désert. Peu importe. Entends-tu le vent ?

— Oui.

— Écoute-le. Écoute simplement le bruit du vent.

Dès l'annonce du décès de Sabri, j'ai su que je ferais un jour ce voyage. Celui-là même qu'il avait entrepris vingt mois plus tôt – et dont il n'est jamais revenu. Il a fallu presque deux ans pour que je trouve la force de parcourir les quatre mille kilomètres qui séparent Bruxelles de Kilis, dernière ville étape turque avant la Syrie voisine.

De ce côté-ci de la frontière, tout respire la vie. En cette fin d'après-midi, la petite bourgade a fière allure avec ses échoppes bondées, ses habitants affairés, sa mosquée bleue majestueuse d'où résonne l'appel aux fidèles. Le contraste est saisissant avec l'obscurité totale dans laquelle Alep est plongée.

De simples cultures de maïs, en apparence abandonnées, délimitent les deux pays. C'est le plus souvent à pied, au milieu de ces épis hirsutes, que les candidats européens au djihad rejoignent le chaos syrien. En août 2013, Sabri accomplissait ce qu'il croyait être son destin en se frayant lui aussi un chemin à travers ces champs. J'aimerais tant savoir lequel.

Je ne connais pas les circonstances, ni le moment exact, ni même le nom de la ville où mon fils a trouvé la mort. Je n'ai pas vu son corps. Je n'ai pas pu organiser de funérailles. L'État belge lui-même considère que mon fils est toujours vivant, tant que personne ne lui apportera la preuve du contraire. Refaire l'itinéraire qui

l'a conduit vers cette fin tragique constituait l'unique possibilité de deuil qui m'était offerte.

Il n'était pas envisageable que j'entreprenne ce périple avec mon mari. Dans les jours qui ont suivi l'annonce du décès de Sabri, nous sommes convenus qu'il était acceptable de s'effondrer chacun de son côté, mais jamais en même temps. Si l'un de nous défaillait, l'autre devait rester solide à tout prix, pour le bien et l'équilibre de nos trois autres enfants. Mais effectuer un tel voyage seule n'était pas raisonnable non plus, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité. Mon combat associatif contre la radicalisation entamé après la mort de Sabri m'a permis de rencontrer des mères ayant vécu le même drame que moi. C'est avec deux d'entre elles – une Belge et une Française – que j'ai finalement sauté le pas.

Mais où aller ? Je me souviens que, peu avant son départ, Sabri m'avait une fois parlé d'Alep et du cauchemar sans fin vécu par ses habitants depuis le début de la révolution syrienne en 2011. J'y avais vu la réflexion touchante, mais somme toute assez banale, d'un jeune homme qui s'intéressait à l'actualité et, plus généralement, au sort de ses semblables. Je n'ai jamais rien su du parcours de mon fils en Syrie, mais j'ai toujours eu la conviction que la ville martyre avait été son port d'entrée. Ce sera donc ma destination.

Depuis l'aéroport de Bruxelles jusqu'à mon arrivée en taxi à Kilis, la météo a été exécrable. Comme si le ciel, solidaire de ma douleur, voulait accompagner mes sanglots. J'imaginai l'émotion de Sabri constatant que chaque kilomètre parcouru l'éloignait un peu plus des siens. Celle-là même que je ressentais en approchant de la frontière syrienne. Marcher dans ses pas me donnait

l'impression déchirante qu'il était là, assis à côté de moi, tout au long du voyage. Comme si j'étais la spectatrice impuissante de son périple vers une mort certaine. Comme s'il me restait une chance de l'empêcher de mener à bien son projet fou. Comme s'il était encore possible de le convaincre de faire demi-tour.

Après un jour et une nuit de trajet, je me réveille enfin à Kilis. La ville-étape n'a rien de commun avec la majestueuse Istanbul : nous sommes ici dans une modeste commune rurale. Au premier plan, des mosquées à perte de vue cachent le spectaculaire massif des monts Nur. Des enfants courent vers le chemin de l'école au milieu de jeunes hommes barbus vêtus de *qamis*.

Cet accoutrement m'intrigue. Mon premier réflexe est de tenter de repérer parmi eux la présence de jeunes Européens sur le point de franchir la frontière, prêts à leur tour à embrasser la guerre et le chaos. J'ai envie de les confondre, de leur dire que je sais tout et qu'il est encore temps de rentrer à la maison. J'ai envie de les secouer et de leur crier : « N'y allez pas, pensez à votre famille ! » J'aimerais tant réussir pour d'autres mères, là où j'ai échoué pour mon propre enfant.

Sur place, notre guide s'appelle Moussa. Cet ancien professeur vivait à Alep avec son épouse, médecin. Tous deux ont fui les bombardements. Il me raconte son histoire en arabe. Je déploie des efforts surhumains pour suivre son récit : si ma langue naturelle est le français, je parle aussi le dialecte tunisien, lequel a peu de points communs avec l'arabe syrien. De toute façon, Moussa n'est pas très bavard. Il connaît la raison de ma venue et

je sens bien qu'il est gêné à l'idée de se lancer dans une conversation qu'il sait d'avance douloureuse pour moi.

Nous prenons un bus qui nous emmène au poste-frontière, où se trouve un camp de réfugiés syriens. La route est cabossée et le véhicule hors d'âge. Je tiens sur mes genoux un sac contenant de vieux vêtements appartenant à Sabri. Je voudrais les offrir à ceux qu'il avait envie d'aider.

J'ai mis une année entière à vider la chambre de mon fils. Il fallait au moins ça pour rendre l'épreuve supportable. Le simple fait d'ouvrir ses placards suffisait à déclencher un torrent de sanglots. Certains de ses vêtements charriaient trop de souvenirs pour que je songe à en faire don. Par exemple, ce pull vert à rayures qu'il affectionnait tant. Je n'ai jamais compris ce que ce sweat à capuche sans charme avait d'exceptionnel, mais je ne compte plus les photos de famille où il l'arbore fièrement. Il l'avait hérité de son grand frère et ne s'était jamais résolu à s'en séparer, bien qu'il fût devenu trop petit avec le temps. Le découvrir intact, enfoui dans un de ses tiroirs, m'a bouleversé. Il portait encore son odeur. Je ne l'ai jamais lavé. Il a trouvé refuge sous mon oreiller. Aujourd'hui encore, je dors avec chaque nuit.

Les parents qui ont perdu leur enfant prématurément savent l'importance de ces petits objets liés pour toujours au souvenir de notre chair. Pour certains, c'est un bijou, une photo, un mot d'amour écrit à la hâte. Pour moi, c'est un pull moche à capuche.

Devant le poste-frontière, l'atmosphère est électrique. Les forces de sécurité turques sont sur les dents. La présence côté syrien d'un camp de réfugiés de plusieurs dizaines de milliers de familles rend difficile le contrôle

des populations. Dans ce contexte, la présence d'une femme non voilée transportant un sac de vêtements ne passe pas inaperçue. J'évite de rester statique et me dirige vers deux femmes assises par terre. Elles sont voilées et vêtues de noir de la tête aux pieds. On dirait qu'elles attendent quelque chose ou quelqu'un. Je n'oublie pas mon objectif et les aborde en ce sens.

— Excusez-moi, avez-vous des enfants de seize, dix-huit ans qui auraient besoin de vêtements ?

— Pourquoi demandes-tu ça ? répond la plus âgée.

— Parce que j'ai ici un sac rempli de vêtements appartenant à mon fils et j'aimerais en faire don.

— D'où viens-tu ?

— De Belgique.

— Ton fils est mort ici, n'est-ce pas ?

J'en ai le souffle coupé. Elle a tout de suite compris. Je réalise brutalement que je ne suis sans doute pas la première maman à entreprendre un tel pèlerinage. Combien sont-elles ? Combien partagent en silence le cauchemar que je vis maintenant depuis bientôt deux ans ?

La plus âgée reprend.

— Peu importe la bannière sous laquelle ton fils a combattu. Sache qu'il est venu pour le peuple syrien.

Cette phrase m'atteint en plein cœur. En venant ici, j'étais persuadée d'être jugée. Que l'on verrait en moi la mère d'un terroriste venu contribuer au chaos en participant à une guerre sanglante qui n'était pas la sienne. Les mots de cette femme n'excusent en rien les agissements supposés de mon fils sur le sol syrien. Mais ils me rappellent que l'intention originelle de Sabri était véritablement et sincèrement de venir en aide à ces hommes, ces femmes et ces enfants qui souffraient

dans l'indifférence générale. Je n'ignore pas que, pour ce faire, il a épousé une vision dévoyée de l'islam et qu'il a pu, au nom de celle-ci, commettre des actes violents, si ce n'est pire.

L'enfer est pavé de bonnes intentions. La mort aussi, parfois.

Le quatre-quarts de maman

Mes parents n'ont jamais célébré la Saint-Nicolas à la maison. Ce « cousin » du père Noël, fêté dans une grande partie de l'Europe du Nord et de l'Est, est censé venir déposer des cadeaux au pied du sapin le 6 décembre. Il faut croire que le vieil homme n'avait pas notre adresse : la petite fille – pourtant sage – que j'étais n'a jamais reçu le moindre présent. Pourtant, de retour à l'école, mes camarades de classe se réjouissaient tous d'avoir été gâtés par le bon saint Nicolas.

Année après année, j'espérais qu'il finirait par pointer le bout de son traîneau. En vain. À l'âge de six ans, l'incompréhension céda la place à la colère. Après une énième déception, je finis par m'en ouvrir à mon père.

— Papa, je n'aime vraiment pas ce saint Nicolas...

— Et pourquoi donc, ma fille ?

— Parce qu'il est raciste : tous mes copains de classe ont droit à des cadeaux. Pourquoi suis-je la seule de ma classe qu'il ignore ?

Et mon père de partir dans un grand éclat de rire !

Cette anecdote est l'un des premiers souvenirs que j'aie gardés de mon enfance. Pas traumatisant, mais il illustre bien l'atmosphère dans laquelle j'ai grandi. Mes